

MIRA FALARDEAU, BEDEISTE QUEBECOISE

Danielle Lemay

Mira Falardeau has been publishing drawings and comic strips since 1974 in a number of newspapers and magazines, including Chatelaine and La Vie en rose. She has taught "Visual Humour" at the University of Ottawa. Very active among cartoonists, she collaborated on the International Exhibition of Feminist Cartoons in Vancouver. In this interview, she discusses her work, women, and humour.

Le monde de la communication est multiple. Depuis que le "medium est le message," de plus en plus de voies sont exploitées pour rejoindre le plus efficacement possible le plus large auditoire possible.

La bande dessinée est une de ces voies privilégiées parce qu'elle touche tout le monde de "7 à 77 ans." Curieusement, les femmes sont rares dans le monde des bédéistes.

Au Québec, nous avons Mira Falardeau, qui publie dessins et bédés depuis 1974 dans divers journaux et revues, *Perspectives*, *Mainmise*, *Chatelaine*, *La Vie en rose*, *le Soleil*, etc.

Elle a enseigné "L'humour visuel" à l'Université d'Ottawa. Elle détient un doctorat de 3e cycle de l'Institut des Sciences de l'Art à la Sorbonne. Sa thèse, "La BD faite par les femmes en France et en Amérique depuis 1960. Analyse basée sur les oeuvres et les témoignages des créatrices et une production personnelle."

Très active parmi les bédéistes, Mira a collaboré entre autres, à l'Exposition internationale sur la BD féministe à Vancouver et ses dessins apparaissent dans *Pork Roasts*, revue publiée en marge de cette exposition.

Nous sommes très fières de souligner la présence de la "bonne femme" de Mira dans les premiers numéros des *Cahiers de la femme*, volume 1, numéros 2, 3 et 4.

Danielle Lemay, journaliste à Radio-Canada entre 1977 et 1985, est actuellement chercheuse au Ministère des communications du Québec.

Nous lui avons demandé de rencontrer Mira et de nous faire part de son entrevue avec elle.

Mira, tu es une pionnière de la BD au Québec. Parle-nous de la place des femmes dans ce milieu.

La bande dessinée, le 9e art, comme certains l'appellent, est un art où on retrouve très peu de femmes. Il y a bien une tradition chez les sculpteuses, les cinéastes, les écrivaines, mais pas chez les créatrices de BD. On prétend que c'est dû au fait qu'il y a peu de lectrices, mais c'est inverser le problème: il y a peu de lectrices parce qu'il y en a peu qui en font, surtout on n'écrit pas pour les femmes. C'est un art d'expression où il y a le moins de femmes créatrices. Et je ne puis dire pourquoi.

Tu as pourtant choisi ce mode d'expression...

Oui, ça c'est parce que je suis tombée dedans quand j'étais petite, comme Obélix dans la potion magique. À trois ans, je suis tombée sur un Tintin, et je ne suis jamais ressortie de cet amour-là. J'ai trouvé que c'était un médium extraordinaire qui associait tout ce que j'aime: le texte, l'image, les décors fabuleux, le rêve, l'aventure, l'humour. Et puis, il y a l'avantage de pouvoir reculer sa lecture, lire à son rythme.

Est-ce qu'il faut être ironique, savoir rire des gens, de la vie, pour créer une BD?

Je dirais qu'il faut avoir une vision déformante de la vie. On est souvent des "clowns." Surtout moi qui fais une bande dessinée humoristique, caricaturale. Il faut voir la vie en riant. J'aime bien cette phrase latine "Castigat ridendo mores." "Il faut corriger les mœurs en riant." Je crois qu'il n'y a pas de meilleure façon de comprendre le monde. Par l'humour.

Penses-tu que les femmes, toi incluse, apportent quelque chose de différent dans la BD?

Je suis sûre que les femmes n'ont pas la même vision des choses que les hommes. On dit que les femmes n'ont pas d'humour, qu'elles ont des humours bien à elles. J'ai l'impression que les femmes ont un humour très quotidien, très personnel. Je pense aux contes de

fées, aux marionnettes, tandis que l'homme est plus verbal dans son humour, beaucoup plus axé sur les jeux de mots. Les femmes sont plus visuelles, elles commencent tôt avec leurs enfants, à dessiner des petites esquisses pour expliquer quelque chose, des dessins drôles.

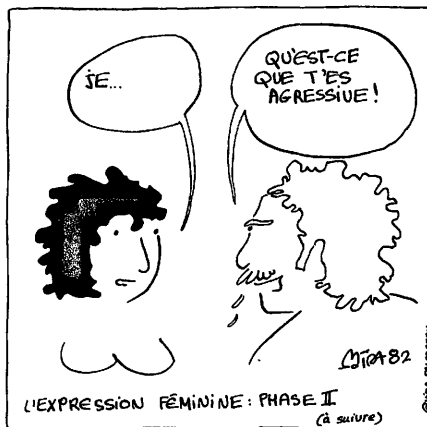
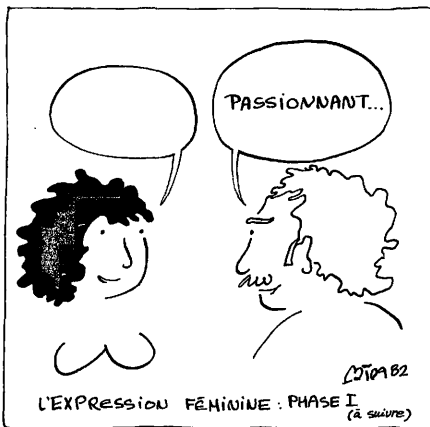
Les femmes seraient plus proches du quotidien, de ce qui se vit au jour le jour... Est-ce avec cette notion que tu es le plus à l'aise quand tu dessines?

Au début je n'avais pas de notion précise. En 1976, quand la revue *Chatelaine*, très féministe à l'époque, m'a demandé de travailler pour elles, je me suis retrouvée engagée dans un discours féministe. Aurais-je eu une autre carrière si une revue d'orientation plus générale m'avait engagée? Je n'en sais rien. Ma carrière et mon discours ont commencé en même temps.

Ce qui veut dire que le médium peut influencer notre pensée.

Je suis persuadée que oui. Même au niveau du "feedback". Il est essentiel de recevoir du feedback, car si dans un art d'expression humoristique, tu ne fais pas rire, c'est désastreux. Déjà dans un quotidien, tu peux attendre des mois avant d'avoir des réactions; dans un mensuel, comme *Chatelaine*, 5 ou 6 ans se sont écoulés avant que j'aie du feedback. C'est très démoralisant, car à l'époque, je me disais, personne ne me lit, personne ne me trouve drôle. Je sais maintenant que j'avais un public, et que j'aurais dû peut-être continuer. Je travaille actuellement dans une revue où je suis la seule bédéiste. Je préférerais travailler avec d'autres artistes où je recevrais du feedback, au moins de mes pairs. Je pense qu'il nous faudrait créer des ateliers de BD, car c'est le média qui a le plus besoin d'un public, au moins de feedback. C'est sans doute ce qui explique la lenteur de démarrage de la BD au Québec. Le bassin des créateurs est très mince...

Est-ce que les créateurs essaient de s'en donner du feedback, de se donner des moyens pour continuer à créer?



Bande dessinée par Mira Falardeau

La situation est assez triste par rapport aux autres arts d'expression qui se sont payés des protections légales. Je pense au cinéma, à la télé. La bande dessinée québécoise est coincée entre les deux meilleures au monde: la BD américaine et la franco-belge. Tant qu'on n'aura pas une législation qui va obliger nos journaux à publier à côté de Peanuts, un minimum de contenu québécois, les créateurs ne pourront pas s'en sortir. Car ça commence dans le quotidien, la BD. On demande cette législation depuis quinze ans. On n'a aucun moyen de pression. Peut-être qu'à la longue, le public s'en mêlera et nous appuiera.

En attendant d'avoir la possibilité de publier davantage, tu penses sûrement à des personnages. Peux-tu nous en parler?

Quand je travaillais à *Châtelaine*, j'ai créé la "bonne femme." Elle n'avait pas d'âge, pas d'histoire, elle pouvait avoir 20 ans, 50 ans. Une robe noire, c'était un personnage malléable. C'était la FEMME. Je me rends compte après dix ans que j'avais créé un personnage, avec une existence propre, un personnage familier que les lecteurs et les lectrices associaient à moi et en même temps, ils/elles s'y associaient. Je vais la faire revenir.

Elle disait quoi?

En fait, elle était le reflet de l'âme féminine de l'époque. Son discours était assez combatif, avec des prises de position claire. L'eau a coulé sous les ponts de 1979 à 1985, le féminisme en est peut-être à sa phase trois. La "bonne femme" ne pourrait plus dire ce qu'elle disait à l'époque. Il lui faudrait être plus subtile, quitter les grands débats, devenir plus quotidienne. En d'autres mots, la BD doit quitter le mensuel et devenir

quotidienne pour témoigner de la réalité. Je pense à Lynn Johnston, une bédéiste albertaine, qui publie dans une centaine de journaux américains, une petite bande dessinée très familiale, tous les jours. Elle est très suivie. Je pense que les petits détails de la vie de tous les jours vus d'un oeil féminin peuvent intéresser les lecteurs et lectrices d'un quotidien. On en a deux à Québec, un jour, un des deux finira par céder. Je la verrais très bien là, ma "bonne femme"!

Est-ce que ça veut dire que le personnage n'existe pas indépendamment de sa publication?

C'est tout à fait vrai. La BD c'est du journalisme visuel. C'est bien dommage qu'il n'y ait aucune place pour la BD au Québec. Nos personnages n'existent que dans nos esprits. Il leur faudrait pourtant une place au soleil...

Les bandes dessinées écrites par les femmes sont ironiques, nous font rire, mais les situations ne sont pas toujours drôles. On en voit qui sont dures parfois...

Quand les minorités opprimées veulent passer un message, je pense à la caricature publiée dans la presse muselée, sans être clandestine des pays de l'Est, de l'Amérique centrale et du Sud, elles utilisent un langage humoristique qui véhicule un fort message politique dont le message est tragique, pathétique même. De même chez les femmes, c'est un langage qu'on choisit quand on a épuisé toutes les avenues, c'est un langage qui frappe au coeur. On frappe aussi au coeur des analphabètes. Je parle évidemment de ceux qui peuvent au moins déchiffrer le texte, car on n'a pas besoin d'avoir une connaissance profonde des structures de la phrase comme pour lire Zola ou Malraux, pour com-

prendre une BD. Les habitudes de lecture des gens dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Un énorme pourcentage de la population ne sait pas lire. On va les rejoindre avec la BD et si le message plaît, on rejoindra toutes femmes qui ne liraient pas autre chose.

C'est presque un apostolat!

Pensons à toute une population qui a appris l'anglais, tous ces immigrants au début du siècle qui se jetaient sur les "comics" lors du "boom" de la grande presse américaine où la bande dessinée est née.

Est-ce qu'on peut dire que l'humour des femmes est plus triste que celui des hommes?

Plus triste? Non. Je dirais plutôt que c'est un humour qui porte plus, qui va droit au coeur. Plus un sujet porte à pleurer, plus il prête à rire.

Il est différent quand même?

C'est difficile à dire. Notre humour est moins noir, moins macabre. Les femmes vont rarement créer des scènes sanglantes, violentes. Notre humour est plus souterrain, "underground," en petites touches, rarement cinglant, mordant. Les hommes vont jouer avec la structure des phrases plus qu'avec le contenu comme tel. Ils aiment les jeux de mots, les calembours, le jeu formel.

Est-ce qu'il est compris, l'humour des femmes? Est-il vendable? Est-il vendu?

Oui, il est vendable. Vendu? C'est là le problème.

Est-ce qu'il n'y a que les femmes qui comprennent l'humour des femmes?

Heureusement non! Il n'y a pas que des hommes aux films d'hommes et des femmes aux films de femmes! Il faut voir les deux côtés de la vie.

Cette façon de voir la vie à travers les p'tits bonshommes, est-ce celà, rester jeunes?

C'est de bien vieillir, ce qui est bien différent. Il faut arriver à rire de soi.

Y es-tu arrivée?

Oui, et c'est un reproche que l'on me fait. Car souvent, lorsque je ris de moi, les autres croient que je ris d'eux. Je pense que c'est une force de l'humour de savoir rire de soi et faire comprendre que l'humoriste commence par se moquer de lui-même avant de se moquer de son public.

Et pour l'avenir, y a-t-il une place pour les bédéistes femmes?

J'ai l'impression qu'il y a un public féminin. On sent les éditeurs soucieux de créer des personnages féminins qui vont attirer les filles vers la BD. Après tout, on a eu des livres quand j'étais jeune, comme La Semaine de Suzette, Bernadette, etc.

Et les filles vont trouver de nouveaux modèles?

Encore faudrait-il qu'il y ait autant de dessinateurs que de dessinatrices si on veut équilibrer le message et en faire pour tous les goûts. C'est le problème de la relève qui est aigu. Au Québec, on a groupe de créateurs de BD, une cinquantaine, dont trois filles, et deux et demi ne sont pas souvent là!

Tu vas continuer à dessiner des petites "bonnes femmes"?

Je me donne cinq ans pour vivre de la BD. Je veux dire le dessin d'humour, l'illustration, la caricature. J'en suis à ma deuxième année, et je dis que je ne serai pas une martyre de la BD. Je pourrai toujours retourner à l'enseignement si ça ne marche pas. Mais je veux convaincre le Québec que l'on peut créer un produit québécois exportable et de très grande valeur.

Je te le souhaite très vivement, Mira, bon courage!

L'important, c'est l'orange contresonnet à Hélène Cixous

posée à même la toile du texte
l'orange pesante de sa native qualité
livre à tous sens, délire,
son chant intérieur

isolée dans son savoir, étrangère à elle-même,
celle qui n'entendait plus l'harmonie belle à remuer les pierres
ivre de théorie, Hélène,
s'exilait des formes les plus élémentaires de la vie

quand lui est venu du Brésil
l'appel, la voix d'infinie tendresse
apte à remuer la simple existence

l'important c'est l'orange, ma clarissime,
le don du fruit que l'enfant sans y songer assume,
la science naturelle du fruit oubliée des femmes à l'école du savoir

ta voix à son tour celle de l'autraussi
est venue tendre ses bras vers moi
soit l'infinie appartenance à la terre
dont on nous a fait un sort sans savoir à quel point cela était vrai,
dire les relations des sens, remuer la jouissance au coeur
de l'être, sans bruit de guerre et de mort,
les liens invisibles entre le fruit et le corps,
la brutalité du fait et la tendresse du songe

mon orange à moi dans la cour de l'école
à dix heures du matin c'est les filles à tresses
exubérantes avant la décapitation maîtresse d'école
l'orange était dans mon casier, je n'avais qu'à la prendre...

contre logos loge logon
je veux rosa, rosa, rosam
et l'orange
entre l'aurore aux doigts de rose
et le cramoisi sanglant des avant-crêpuscules
colère des Dieux, logos au suicide beau, au fil de leur propre
parole-épée,
je veux de rose ou d'or et d'ange
le nectar où s'acidule lactescente,
liée à l'infinie tendresse,
la saveur de l'instant
NARANJA

(inspiré du texte *Vivre l'orange* d'Hélène Cixous)

Irène Pagès
Guelph, Ontario